PARIS MATCH

Maïwenn Objectif père

Après avoir réglé ses comptes avec sa mère dans un spectacle haut en douleur, la sœur d'Isild Le Besco signe «Pardonnez-moi», un film explosif où elle pointe le canon de sa caméra sur son père, et fait feu.

INTERVIEW
ALAIN SPIRA

Avec peu de dialogues écrits mais beaucoup d'impro, Maïwenn exorcise ses blessures face à un Pascal Greggory groggy. Aurélien Recoing, Hélène de Fougerolles, Marie-France Pisier, Mélanie Thierry, Marie-Sophie L. complètent la distribution brillante de ce film pas comme les autres.

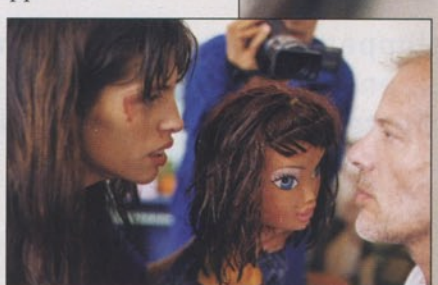
A 5 ans, elle a son premier rôle au cinéma, à 15 elle est mariée à Luc Besson, à 16, elle devient mère. Mais la diva du «Cinquième élément» trouve que sa vie chante faux. Elle est devenue actrice pour faire plaisir à maman et a pris des coups distribués par papa. Trop, c'est trop ! Alors, la petite fille battue a décidé d'être une battante. D'abord en 2002, au Café de la Gare, avec son «one-Maï-show», sa version personnelle de «tout sur ma mère». Aujourd'hui réalisatrice, elle s'imagine, armée d'une caméra D.v., braquer son père pour lui faire lâcher le morceau qu'elle a, depuis l'enfance, enfoncé dans le cœur. «Pardonnez-moi» est le résultat de cette mise en joue cinématographique. Un premier film original, gonflé à bloc, aussi dérangeant que poignant, où l'on voit Maïwenn, la kamikaze, faire sauter sa cellule familiale comme un bouchon de champagne. Ça éclabousse et ça pétille. Rencontre avec cette trentenaire écorchée vive qui, pour laver son linge sale en famille, a choisi le programme «couleurs» sur grand écran...

Paris Match. Pourquoi avoir baptisé votre premier film "Pardonnez-moi" ? Vous avez des choses à vous faire pardonner ?

Maïwenn. Oh non, au contraire ! J'aimais bien l'idée que, dans le titre, on puisse penser que j'avais des choses à me faire pardonner. Il est très difficile, dans le cadre familial, de demander pardon. Surtout pour les parents qui, par fierté, s'y refusent. Je suis partie d'une situation réelle et, de là, j'ai écrit ce que j'aurais voulu vivre à travers un personnage, Violette, qui est mon double, mais avec mes traits de caractère tirés à l'extrême. Je n'ai pas son cran, moi, je n'oserais pas aller voir mon père pour lui demander de me rendre des comptes au sujet des coups qu'il m'a donnés.

Votre père a-t-il vu le film ?

Pas encore, mais les autres membres de ma famille, oui. Et ils l'ont aimé. Ils ont bien constaté qu'il y avait une frontière entre ce qu'on voit à l'écran et ce qu'on a vécu. Par exemple, dans le film, nous sommes trois sœurs, alors que, dans la vie, on est cinq enfants. Il ne faut pas sous-estimer le travail d'écriture que j'ai fourni. Seul mon personnage et celui de mon père sont vraiment fidèles à la réalité. Mon père bégaie, comme Pascal Greggory dans le film, et c'est quelqu'un de très cultivé. J'ai connu des gens qui avaient été battus dans leur enfance et qui appartenaient à la haute bourgeoisie. Le vernis cache souvent des drames. Il ne faut pas croire que ce sont les pauvres qui frappent.



Ces excuses que vous lui extorquez à l'écran, les avez-vous obtenues dans la vie ?

Non, jamais. Aujourd'hui, j'arrive à sentir qu'il regrette, parce que je me rends compte qu'il me porte de l'intérêt. Mes frères et sœurs n'ont pas du tout le même rapport avec lui. Ça, ça me fait mal. Quand je me dis qu'il n'arrive pas à aimer, je vois qu'avec les autres il y parvient.

Vous entrecoupez votre fiction d'archives où l'on vous voit à l'âge de 10 ans. Que pensez-vous de la fillette que vous étiez ?

J'avais complétement oublié ces images. Ça a été étrange de porter un regard adulte sur la petite fille que j'étais. On m'y voit affirmer que je veux être actrice. C'était un énorme mensonge. C'est ma mère qui voulait faire de moi une vedette. Moi, je voulais seulement qu'elle m'aime. Elle est passée à côté de ce que j'étais vraiment. Mon truc, ça n'était pas actrice, mais réalisatrice. Je montais des sketchs et des spectacles avec mes frères et sœurs. Je faisais danser Isild, j'adorais la filmer, la mettre en valeur. Ma mère n'a pas su le voir. Il m'a fallu une longue analyse pour comprendre que je ne voulais être actrice que pour lui faire plaisir.

Généralement, quand on entame une ana c'est qu'on touche le fond. Etait-ce votre

Ça, on peut dire que je toucha fond ! J'avais 20 ans, je venais de me s rer du père de ma fille [N.d.l.r.: Luc son]. Au départ, j'y allais pour ce probl mais ça a vite débouché sur ma mère bout d'environ huit ans, j'ai commer être violente envers moi-même. J'ava plaisir à me faire du mal. Je voulais ar l'analyse, je reprochais à ma psy d'être gentille. Elle m'a dit que j'étais plus l tuée aux coups. En disant cette phrase a mis le doigt sur cet énorme do nommé "papa", que je considérais co peu important. J'avais la naïveté de c qu'il me suffisait d'en parler sans ple pour que tout soit réglé. J'ai repris l' lyse et, à la fin, j'ai eu envie de faire ce

Réaliser ce film vous a-t-il permis de r vos problèmes ?

Non, seule l'analyse m'a aidée à le gler. Une thérapie est réussie quan parvient à s'aimer soi-même et à aime cicatrices, ses névroses. Et je crois en enfin là...